

Festival des films du monde — Compétition mondiale Destinées

Luc Chaput

Number 269, November–December 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63521ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2010). Festival des films du monde — Compétition mondiale : destinées. *Séquences*, (269), 4–5.

Festival des films du monde | Compétition mondiale

Destinées

Une des joies de couvrir la compétition de ce festival est de fréquenter la très belle salle de l'Impérial aux conditions de projection toujours parfaites. On reconnaît le nouveau visiteur au fait qu'il admire l'architecture et la décoration et prend souvent des photos avec son téléphone portable. Ce joyau servait de cadre cette année à la présentation d'une sélection d'une inégale qualité.

LUC CHAPUT

Tout d'abord, il est étonnant que l'Asie (à l'exception du Japon), l'Afrique et l'Amérique latine (à l'exception du Mexique) n'aient pas eu de films en compétition. Nous avons pu constater, et d'autres cinéphiles ou critiques nous ont confirmé le fait, que des films de la compétition des premières œuvres, tels **Amore liquido** ou le film chinois **Eternal Lamb**, auraient pu avantageusement remplacer certains des films présentés. Il est d'ailleurs préoccupant que, depuis de nombreuses années, la présence des États-Unis dans cette compétition soit si faible. L'importance de Jeff Lipsky comme fondateur d'October Films (et donc distributeur d'œuvres de Fassbinder, par exemple en Amérique du Nord) est reconnue, mais son film **Twelve Thirty** était mal monté et m'a fait penser à une version parodique de **Theorema** de Pasolini. Les émois amoureux de jeunes gens dans des villes moyennes ont connu déjà de bien meilleures illustrations, assez pour qu'on se demande comment ce film a pu se retrouver ici. Quant à la comédie dramatique **Land of the Astronauts** du cinéaste belge Carl Colpaert, on y retrouve l'habituelle critique du Babylonien hollywoodien. David Arquette a peut-être choisi ce rôle pour recalibrer sa carrière après certaines difficultés, mais il n'est pas

aidé par la mise en scène qui brouille trop la frontière entre les épisodes possiblement rêvés par Jack McKenzie et ceux qui sont plus réalistes. Même une fin plus dure que celle-ci (plausible par certains aspects) n'aurait pu améliorer l'accueil de ce film commun dans son propos et incertain dans sa démarche.

Par contre, **De la infancia** du Mexicain Carlos Carrera nous interpelle fortement, car il se réfère autant à l'actualité policière et politique contemporaine de son pays qu'à des films latino-américains comme **Cidade de Deus**. En employant quelques astuces du réalisme magique, le scénario, justement primé, nous oblige à une écoute plus attentive; l'ange de la mort, protecteur à ses heures, vient s'immiscer dans l'action d'une manière originale. Le réalisateur a aussi bénéficié du jeu excellent de l'ensemble des interprètes. Damian Alcazar aurait d'ailleurs pu gagner *ex aequo* le prix remis à François Papineau pour **Route 132**. La sélection québécoise cette année était d'ailleurs de bonne tenue; ses films ont reçu des prix amplement mérités et font l'objet de critiques ailleurs dans notre revue.

Inspiré par l'Oscar du meilleur film en langue étrangère accordé à **Okuribito** en 2009 après le Grand Prix des Amériques en 2008, le Japon semble vouloir utiliser le FFM comme porte



Hisshiken Torisashi



Limbo

d'entrée pour le marché international. **Hisshiken Torisashi** de Hideyuki Hirayama était un policier diablement machiavélique qui employait une reconstitution exacte de l'époque des shoguns pour traiter le thème toujours actuel du lien de fidélité réciproque qui peut exister entre un employé et son patron. Hirayama, auquel la Fipresci, à ce festival, avait donné son prix en 1998 pour **Begging For Love**, marche ici sur les pas de ces illustres prédécesseurs que sont Kurosawa et Kobayashi. Il fait son miel d'une histoire inscrite presque exclusivement dans des lieux clos, tout en proximité des corps, en arabesques des textiles. Les codes à respecter sont multiples et plutôt secrets pour un non-initié; c'est ce que semble vouloir souligner cette représentation de théâtre nô en ouverture. Les motivations du samouraï nous hantent encore après la projection : quand on y réfléchit, elles semblent plus complexes. Les ors des costumes, le giclement de sang, dans les dernières séquences, illustrent parfaitement le propos de ce film sur les vengeances multiples et les manipulations. On peut s'étonner que le jury n'y ait pas été sensible.

Si René Féret réussit lui aussi son illustration historique (par les décors, le parler et les attitudes) dans **Nannerl, la sœur de Mozart**, malheureusement son scénario joue un peu trop avec la biographie des personnages en cause, et l'interprétation de certains membres de la famille Féret est plutôt faible. Une chanson comme celle de Marie-Paule Belle, *Wolfgang et moi* (dans laquelle Léopoldine, sœur fictive du divin Mozart, s'insurge contre ce frère qui a pris toute la place), pleine de concision et d'ironie, peut parfois dire bien mieux.

Dans **Tannöd**, la réflexion, peut-être trop métaphorique, sur la culpabilité collective allemande liée à la Seconde Guerre mondiale — et qui ne m'a été révélée que dans une entrevue de la réalisatrice Bettina Oberli glanée sur Internet après le festival — reste bien cachée dans ce film inspiré d'un roman policier à succès. **Wenecjia**, par contre, de Jan Jakub Kolski, est un film plus réussi dans lequel un certain

groupe social se réfugie dans les voyages imaginaires dans des lieux reconstitués en miniature. Le jury a eu raison de décerner à ce film le prix de la contribution artistique pour ses effets spéciaux.

Le Mariage à trois de Jacques Doillon paraît une œuvre bien faible et caricaturalement théâtrale, surtout venant de ce cinéaste de l'amour fou, et la redécouverte de l'autre dans un couple est beaucoup mieux traitée dans **Rendez-vous avec un ange**, où Isabelle Carré incarne magnifiquement ce personnage du titre qui, infirmière en soins très spécialisés, est suivie à la trace par un mari qui se méprend pendant longtemps sur la nature de son travail.

Les scénaristes et réalisateurs Sophie de Daruvar et Yves Thomas nous livrent, quant à eux, une œuvre lumineuse sur la vie, l'amour et la mort qui n'a malheureusement pas plu au jury. La Norvégienne Maria Sodahl s'est vue, elle, décerner *ex aequo* avec **Tête de Turc** le prix de la mise en scène pour **Limbo**, une autre histoire de couple, portrait psychologique d'une femme coincée dans un rôle social qui ne lui convient plus.

L'institution prochaine au Japon des jurys de concitoyens dans les cas d'accusation grave au criminel semble avoir inspiré la sortie de plusieurs films, dont les trois de ce pays en compétition à Montréal cette année : l'historique **Hisshiken**, le mal construit **Box** de Takahashi, aux effets de manche inutiles, et **Akunin** du réalisateur japonais d'origine coréenne Lee Sang-Il. La longue traque d'un criminel recherché par la police et d'une jeune femme devenue sa compagne de fuite est l'occasion d'une réflexion intelligemment illustrée sur la notion de culpabilité. L'actrice Eri Fukatsu a gagné le prix de la meilleure actrice pour avoir su naviguer dans un large éventail d'émotions.

Au moment de leur sortie, *Séquences* reviendra sur le grand gagnant **Adem**, du Belge Hans van Nuffel dont le court FAL a naguère été primé au FFM, ainsi que sur **Das Lied in mir** de Florian Cossen, prix du public et de la Fipresci.